

« Notre boursière est ministre »

Comment aider les Rwandais? Après le génocide de 1994, un petit groupe de Valaisans s'est posé la question. Avant d'agir en permettant à des milliers d'orphelins de financer leurs études. Aujourd'hui, ils sont devenus boulanger, médecin et même ministre!

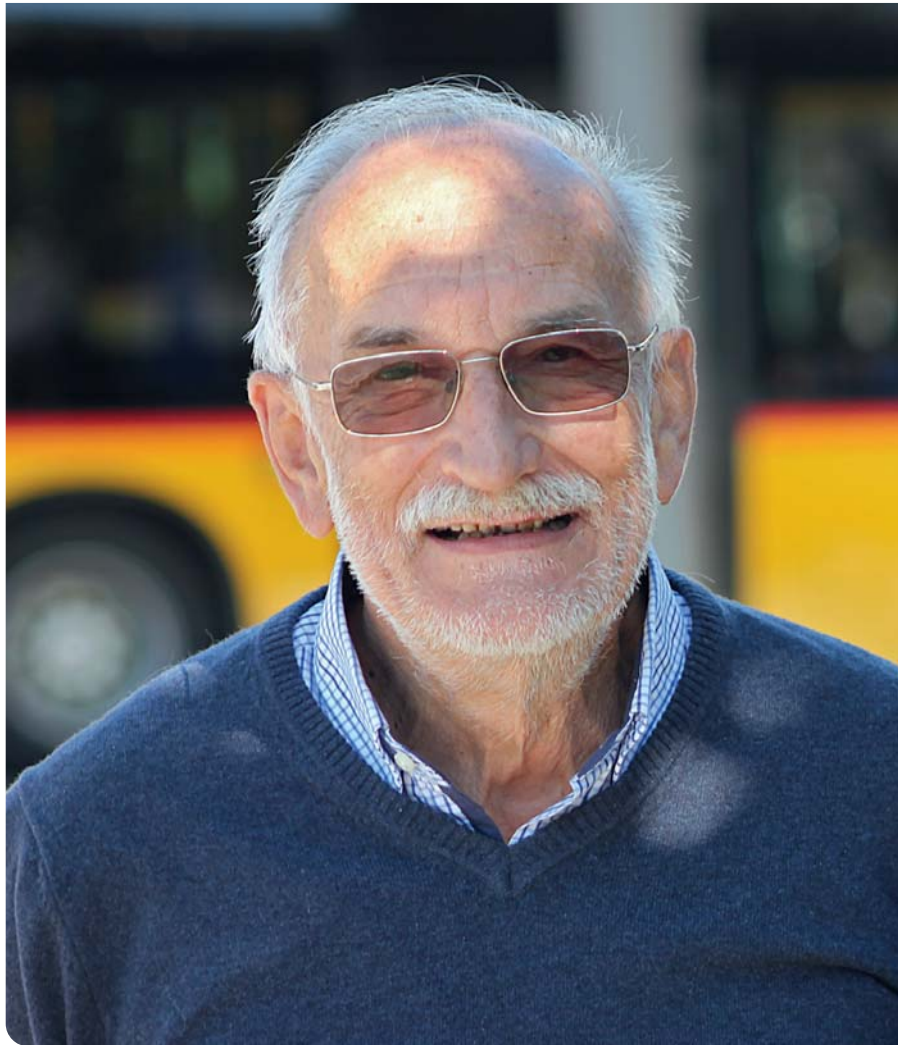
Le président de l'ONG valaisanne Grandir à Butare, Gérard Rossier, avec Dieudonné Munyankiko, membre du Groupe nos enfants, qui coordonne l'aide au Rwanda.

« Nous avons appris que l'une des premières enfants ayant participé à notre projet – c'était il y a plus de vingt ans! – vient d'être nommée ministre de la gestion des catastrophes et des réfugiés au Rwanda. C'est fou, non? » Assis à une terrasse baignée de soleil à Sion, Gérard Rossier, président de l'ONG Grandir à Butare, est plus qu'enthousiaste.

A raison: à la fin des années 1990, alors que le Rwanda pansait encore les plaies du génocide – un million de personnes exterminées entre le 6 avril et le 4 juillet 1994 –, jamais le Sédunois n'aurait imaginé que l'initiative lancée par une poignée de Valaisans ne connaissant parfois rien à l'Afrique finirait par rencontrer un tel succès.

RWANDAIS EN CHARGE

Cette réussite, il la doit surtout aux Rwandais, qui ont su mettre sur pied une structure locale efficace. « Le Groupe nos enfants se charge de sélectionner et de suivre les jeunes adultes qui reçoivent une aide financière de Suisse », explique Dieudonné Munyankiko. De passage en Suisse,



Cédric Reichenbach

cet éducateur de 43 ans né à Butare, « capitale universitaire » du Sud du Rwanda comptant 90'000 âmes, collabore avec Gérard Rossier depuis le début.

« A l'époque, raconte-t-il, j'étais un orphelin d'une vingtaine d'années. Comme d'autres jeunes de mon âge, je me suis retrouvé soudain chef de famille. J'avais la responsabilité de nourrir mes frères et sœurs. L'actuelle ministre du Rwanda en charge des catastrophes et des réfugiés, Jeanne d'Arc de Bonheur, vivait alors elle aussi dans des conditions difficiles. Agée d'une quinzaine d'années, elle avait perdu son papa. Sa mère se trouvait dans une situation précaire. L'aide de la Suisse lui a permis de ter-

miner sa scolarité. Jeanne a ensuite mené des études de droit, ce qui lui a permis de travailler comme juriste au Parlement avant de grimper les échelons... »

HUTUS ET TUTSIS

Gérard Rossier, 76 ans, se souvient: « Après le génocide, le besoin de comprendre était très fort. Action de carême, l'œuvre d'entraide des catholiques en Suisse, a invité un abbé tutsi et un théologien laïc hutu pour une conférence. C'est de là que tout est parti: un groupe d'amis – dont une infatigable Valaisanne (Antoinette Bruttin) – a décidé d'agir pour permettre aux nouvelles générations du Rwanda de se former malgré la dés-

au Rwanda»



intégration des familles».

A Butare, où les liens avec l'Eglise sont forts, un comité d'éducateurs de rue, d'animateurs pastoraux et d'enseignants accepte – bénévolement – d'établir les dossiers de demandes de bourses, de les envoyer en Valais et de suivre la scolarité des élèves. Dieu-donné Munyankiko précise: «Nous soutenons principalement les élèves du secondaires (12-18 ans). Cela ne concerne pas que les frais d'écolage et l'uniforme. Il y a aussi le transport et l'internat: certains vivent à plus de cent kilomètres de leur école».

A combien se monte une bourse? «A environ 450 francs par an, et nous garantissons le financement durant tout le cursus... pour autant que

l'élève respecte ses engagements», répondent les deux responsables en rappelant que les bénéficiaires sont soigneusement choisis. «Avec l'expérience, nous savons comment nous y prendre pour que tout se passe bien. Même s'il y a toujours des problèmes, les échecs sont rares: l'écrasante majorité des bénéficiaires obtiennent leur diplôme. Ils viennent de la rue et travaillent dure pour s'en sortir.»

COIFFEURS ET MÉDECINS

Les apprentis, note Gérard Rossier, ont aussi leurs chances: «Comme le marché du travail est saturé pour les universitaires, nous avons décidé d'ouvrir le programme aux formations techniques et manuelles en

Avec le héros d'*Hôtel Rwanda*

Qui s'est intéressé au génocide des Tutsis en 1994 ne peut avoir manqué la sortie, dix après le drame, du film *Hôtel Rwanda*. Don Cheadle y incarne le Hutu Paul Rusesabagina. Gérant de l'établissement quatre étoiles des Mille Collines à Kigali, ce Rwandais sauva plus d'un millier de personnes – Hutus et Tutsis confondus – en les cachant dans les centaines de chambres de son hôtel tandis que l'épuration ethnique battait son plein.

«Paul m'a téléphoné le jour où les massacres ont commencé, se souvient Gérard Rossier. J'étais en Suisse et je n'arrivais pas à croire ce qu'il me décrivait. J'avais fait sa connaissance en août 1979 alors que j'œuvrais en Afrique comme formateur dans l'hôtellerie.» Jeune stagiaire à l'hôtel des Mille Collines, Paul Rusesabagina avait retenu l'attention du Suisse qui lui avait conseillé de postuler à l'école hôtelière de Nairobi, au Kenya, renommée en Afrique.

«Après cela, il est venu en stage en Suisse: nous avons géré ensemble l'hôtel du Soleil à Sion pendant cinq mois. Nous sommes toujours restés en contact. Cet été, avec ma femme, nous avons assisté au mariage de son fils Bruxelles.» Agé de 63 ans, le héros d'*Hôtel Rwanda* vit en Belgique depuis 1996. Mal vu par l'actuel président, à tendance autoritaire, Paul Kagame, il a préféré s'exiler avec sa famille. ■

CeR



Paul Rusesabagina a inspiré l'histoire du Hutu joué par Don Cheadle dans *Hôtel Rwanda*.





B. Plader

nous inspirant du modèle suisse. Les six premiers mois sont entièrement pris en charge, puis un stage dans une autre entreprise est organisé pour tester les compétences de l'apprenti. Le matériel, comme celui des électriciens, et l'inscription dans certaines écoles spécialisées coûtent cher, mais au final les résultats sont là».

En plus des médecins, des juristes et des enseignants formés grâce à l'aide de Grandir à Butare et du Groupe nos enfants, des dizaines d'autres Rwandais suivent une formation de coiffeur, de carrossier, de maçon ou de couturier. Avec quel argent? «Nous comptons sur le soutien d'une centaine de membres en Suisse, répond Gérard Rossier. Comme l'intégralité de la structure est bénévole, la quasi-totalité des fonds récoltés sont reversés sous forme de bourses à Butare. Notre partenaire local gère l'argent (environ 25'000 francs par an) de manière autonome.»

Si un jeune est prêt à lancer son affaire, les deux organisations lui en donnent les moyens. «Fabriquer et vendre demandent des compétences différentes, rappelle Dieudonné Munyankiko. C'est pourquoi nous formons aussi le candidat à la gestion d'entreprise.» Devenus patrons, d'anciens boursiers prennent désormais des apprentis sous leur aile. «Nous vieillissons, reconnaît Dieudonné Munyankiko, mais d'autres sont là pour reprendre le flambeau. Nous avons lancé un mouvement qui ne s'arrêtera jamais.» ■

Cédric Reichenbach

Renseignements et soutien:

www.assgab.ch / 027 3221625 / gerard.rossier@netplus.ch



FAMILLE

Conjurer la mort e

Dans la foulée d'un drame, certains parents décident d'avoir un nouvel enfant. Reste au petit frère ou à la petite sœur à trouver sa juste place. Ce qui n'est pas simple.

Pour Anne-Marie et Luc, il y a la vie d'avant le 11 août 2008 et celle d'après. Cette nuit-là, Pénélope et Paloma ont trouvé la mort dans un incendie. Elles n'avaient pas 3 ans. «Mon mari m'a dit: 'On arrête tout', se souvient Anne-Marie. Dans son esprit, ça voulait dire: 'On rejoint les filles'.» Très vite pourtant, une pulsion de vie a pris le dessus. Les mots manquent pour l'expliquer. «Donner la vie était devenu une nécessité.»

Lancelot est né l'année suivante, suivi par Eloïse. Deux boules d'énergie, un immense bonheur et le drame en arrière-plan. «C'est fou de se dire que nous ne connaîtrions pas nos deux derniers... si nous n'avions pas perdu nos aînées», lâche Anne-Marie dans un sanglot retenu. Aujourd'hui, elle se dit «profondément heureuse» tout en reconnaissant qu'une comptine ou une robe évoquant ses aînées peut la submerger d'émotion.



123rf

existence avec la naissance de Nina il y a deux ans. «J'ai le sentiment d'avoir lutté pour ma vie, puis d'avoir dû lutter pour être enceinte... Et elle est là, enfin. Que de combats!», lance-t-elle.

Le risque, car il existe, tient en un mot: le déni. «Enfanter dans l'espoir de contourner une souffrance ou de court-circuiter un malheur, c'est se leurrer», prévient le psychiatre Christophe Fauré. Pour lui, le désir d'enfant doit s'inscrire dans un projet de vie qui intègre le drame sans le nier. Marlène confirme. Il y a quatre ans, la quadra s'est vue mourir dans un accident de voiture. Dans l'attente interminable des secours, son impuissance vis-à-vis des blessés l'a durablement marquée. «Très vite, ensuite, j'ai voulu avoir un enfant. C'est devenu une obsession, une façon de ne pas m'effondrer.» Sous antidépres-

Christophe Fauré. Un conseil suivi à la lettre par Anne-Marie et son époux après la mort de leurs aînées. Lancelot et Eloïse parlent d'ailleurs très spontanément de leurs sœurs défunttes. De façon un peu déroutante parfois, comme lorsqu'Eloïse lance à son père: «Tu m'aimeras toujours, même si je ne meurs pas?».

Aux inquiétudes des petits répondent celles des adultes. Les parents donnant la vie après un drame ont tendance à surprotéger leurs rejetons. «Ils ont une conscience aiguë du fait que tout peut s'arrêter d'un coup», selon Christophe Fauré. Pas tous cependant, témoigne Océane. Endeuillée par la perte de sa fille décédée en bas âge alors qu'elle était chez sa nourrice, la jeune maman s'imaginait «être en permanence sur le dos» de la seconde, née peu après le drame. «Or, Joséphine s'est révélée un bébé plein de vie, très tonique et très gaie... C'est finalement elle qui m'a aidée à me reconstruire et à reprendre confiance en moi.»

Rien d'étonnant à cela, selon Nicole Prieur. A l'entendre, les enfants nés dans la foulée d'un drame se révèlent souvent «étonnamment vivants, vifs, solaires». Un surcroît de vitalité qui viendrait contrebalancer le contexte – plutôt sombre – de leur conception. Emmanuelle, elle, se fait pleinement confiance en tant que mère. Et son

«Tu m'aimeras toujours, même si je ne meurs pas?».

cancer y est pour quelque chose. «J'aurais été une tout autre maman si j'avais eu Nina avant

la maladie: j'aurais projeté beaucoup de choses sur elle, je lui aurais mis pas mal de pression sur les épaules.» Le cancer l'a fait se recentrer sur l'essentiel et repenser son rôle d'éducatrice. «Aujourd'hui, je tiens avant tout à ce que Nina sache résister aux conventions et faire fi de tout ce stress inutile... Moi, j'ai découvert tout ça très tard dans ma vie, avec la maladie. J'espère le lui transmettre bien avant. Et lui faire gagner du temps», confie celle pour qui, par le passé, chaque jour était compté. ■

Marie Boëton/La Croix

n donnant la vie

Cette confusion des sentiments, elle a fini par faire avec. C'est plus dur pour Eloïse qui, lorsqu'elle voit sa mère passer du rire aux larmes, la presse de clarifier les choses: «Mais là, tu pleures ou pas?».

UN BESOIN VISCÉRAL

Après un deuil, une longue maladie ou après avoir frôlé la mort lors d'un accident ou d'un attentat, «certains ressentent le besoin viscéral, presque compulsif, de donner la vie, analyse Nicole Prieur, philosophe et thérapeute familiale. Face à l'irruption insensée de la mort, enfanter permet de redonner du sens.»

Enfanter, c'est aussi redevenir acteur de sa vie. Se découvrir d'étonnantes capacités de résilience. Il y a de cela chez Emmanuelle. Ballottée de protocole en protocole pour venir à bout d'un cancer, la trentenaire a le sentiment d'avoir repris les rênes de son

seurs pendant dix-huit mois, la jeune femme a dû reporter son projet. «Finalement, je dirais que ça a été ma grande chance: un bébé à l'époque, ça aurait juste été une fuite en avant», dit-elle.

Les parents endeuilés courent, eux, un autre risque: celui de croire que l'enfant à venir pourra remplacer l'enfant disparu. C'est, d'une part, illusoire. «Mais, surtout, cela empêche le bébé qui arrive de vivre pour lui-même: il fera tout pour satisfaire ses parents, pour les consoler... Or, ce n'est pas son rôle, explique Nicole Prieur. A l'âge adulte, il sera épuisé psychologiquement à force d'avoir été dépossédé de lui-même.»

Comment l'éviter? «En évoquant la mémoire du défunt, en ne niant pas ce qu'il a été et en donnant toute sa place à celui qui arrive», répond